

Notre imagination reconstitue sans peine le paysage d'autrefois. Au milieu des vieux chênes qui lui donnaient quelque fraîcheur, une tente plus haute que les autres était dressée. Quelques-unes moins belles, pour les femmes et les enfants, l'entouraient. Un peu plus loin, et convenablement disséminées pour la surveillance, étaient celles des serviteurs. Un soir le patriarche s'était arrêté là, et, de son bâton décrivant dans l'air un long signe, il avait marqué le lieu du campement pour ses hommes et ses troupeaux. Ensuite, bénissant Dieu, il avait élevé un autel, offert un sacrifice et pris ainsi possession de la terre. Sous les arbres durant la chaleur du jour, dans sa tente pendant la nuit, il jouissait paisiblement de la vie dans une union parfaite avec le Dieu qui le comblait de ses faveurs. A ce puits, Sara, Agar et les autres servantes venaient puiser de l'eau. Pourquoi ne pas tenter de le recreuser? Peut-être nous réserverait-il la surprise de quelque vieux souvenir caché dans sa vase profonde? Nous y faisons remplir nos gargoulettes. A déjeuner nous boirons de l'eau du puits d'Abraham.

Durant trois heures nous chevauchons sous un soleil de feu. La halte est aux vieux oliviers de Kherbet-Koufin. On y respire un air excellent. Après le repas, le sommeil nous gagne. Des pèlerins fort bruyants campent non loin de nous. Les chevaux paissent impunément à travers des blés maigres et rares qui poussent dans le terrain pierreux.

A deux heures nous repartons. La chaleur est intense. Que sont devenues les forêts où se cacha

David¹? Quelques pâtres nous donnent du lait. Si active que soit notre imagination, aucun d'eux n'évoque le souvenir du pasteur biblique, symbole de Jéhovah, conduisant Joseph ou le peuple d'Israël comme sa brebis. Ils ont la mine sombre, la voix rude, et, malgré la peau de chèvre qui les couvre, leurs membres sont brûlés par le soleil. Ils parlent sans vous regarder. Les brebis sont, au contraire, fort belles et douées d'une queue dont le poids varie entre dix et quinze livres. Cet appendice incommode pour elles est fort appréciée des gourmets orientaux. La Palestine est, comme aspect, un des plus tristes pays du monde. Je veux bien que depuis dix-huit siècles le souffle de la colère divine ait ici tout flétri, dévasté, dépeuplé. Il n'en est pas moins certain que cette contrée ne fut jamais de celles où la nature exubérante de vie, de richesse, de beauté transporte les âmes vers le domaine de l'idéal; et ceux qui prétendent expliquer l'élan religieux du peuple juif ou l'inspiration des prophètes par le spectacle de la nature et l'influence du ciel pur de l'Orient ne sont jamais passés dans ces déserts muets, sous ce soleil dévorant, sur ces roches stériles où nous vivons depuis quelques jours. Non, le judaïsme et l'Évangile ne sont pas venus d'en bas, mais d'en haut, et l'homme ne trouvant rien ici pour s'élever à Dieu, Dieu s'est plu à venir y visiter l'homme.

A quatre heures nous croisons les Vasques de

¹ 1 Rois, xxii, 5.

Salomon au point où un second canal, Aïn-Etham, va réunir ses eaux à celles de la Fontaine Scellée. L'antique aqueduc, du temps peut-être de Salomon, les amène toutes à Jérusalem. Par une illusion d'optique persistante, on croirait qu'il monte sans cesse tandis que les eaux descendent. Sur les montagnes à notre droite sont des ruines, peut-être celles d'Étham. Est-ce dans ces roches abruptes que Samson se retira après avoir battu les Philistins? Les hommes de Juda, craignant de terribles représailles, vinrent au nombre de trois mille pour le lier. Il se laissa faire; mais comme on le remettait aux mains des Philistins, l'esprit de Dieu le saisit. Rompant tout à coup ses liens, comme si le feu les avait brûlés, il saisit une mâchoire d'âne et dispersa ses ennemis en chantant:

Avec une mâchoire d'âne, un monceau, deux monceaux;
Avec une mâchoire d'âne en voilà mille de tués¹.

Au fond du tableau, à notre droite, sur le sommet conique de Djebel-Fureidis, nous voyons probablement les restes d'Hérodion, et sur son versant ceux de la ville Hérodia. Au dire de Josèphe², Hérode fit bâtir la ville et l'acropole au lieu même où il avait vaincu les Juifs, partisans d'Antigone. La colline avait la forme d'une mamelle. Son sommet était fait ou aplani de main d'homme. On y montait de la ville basse par un escalier de deux

¹ Juges, xv, 8 et suiv.

² *Antiq.*, xiv, 13, 9; xv, 9, 4. *J. B.*, 1, 13, 8 et 21, 40.

cents degrés en pierres polies. De magnifiques palais furent bâtis dans Hérodion et à Hérodia.

Tout cela semble concorder avec les constatations de M. de Saulcy et de M. Guérin. Il y a sans doute quelque difficulté pour la distance, qui, d'après l'historien juif, devrait être de soixante stades à partir de Jérusalem, tandis que le Djebel-Furéidis est à quatre-vingts. Mais on sait que Josèphe chiffrait souvent les stades au petit bonheur.

Là fut donc enseveli Hérode, plus célèbre encore par ses crimes que par son étrange fortune. Le cortège funèbre venait de Jéricho. Le vieux roi, couché dans la pourpre, sur une litière d'or, tenait dans sa main raidie par la mort le sceptre qu'il avait toujours conservé avec une jalousie féroce, et son front ridé, où la ruse et la cruauté avaient laissé leur empreinte, portait une couronne. Autour de lui marchaient ses fils et ses parents. Les soldats venaient ensuite. Il y avait parmi eux des Germains et des Gaulois¹.

En attendant, nous côtoyons nous-mêmes la vallée étroite qu'on appelle vulgairement le Jardin Fermé, *Hortus Conclusus*. Bien qu'il soit cultivé avec soin, il ne répond guère à l'idée que j'en avais. Des plantations d'orangers, de figuiers, de vignes, d'amandiers, et des carrés de vulgaires légumes occupent l'antique jardin de Salomon. Un juif devenu protestant en est le propriétaire. C'est là, d'après Josèphe, que le grand-roi, vêtu d'un

¹ *Antiq.*, xvii, 8, 3. *B. J.*, 1, 33.

manteau blanc, escorté de ses gardes et assis sur son char, venait régulièrement se promener au point du jour. Je me demande par où passait le char. De chemin carrossable on ne voit ni trace ni possibilité. Nos chevaux glissent à chaque pas sur des pierres où nous risquons vingt fois de nous casser le cou. Cette demi-heure de marche à travers les rochers m'a paru plus longue que le jour tout entier et l'affreuse nuit qui l'avait précédé.

Enfin nous arrivons sans accident à Bethléhem. Le cher P. Séjourné est venu nous y attendre avec une voiture. Nous saluons une dernière fois les Pères Franciscains en acceptant les rafraîchissements qu'ils nous offrent. Après tant de troupes que nous avons rencontrés et tant de vignes que nous avons observées munies de tours de garde et de pressoirs de pierre, le vin de Bethléhem achève de nous démontrer que Jacob mourant avait bien prophétisé de Juda :

Il attache à la vigne son âne
Et au meilleur cep le petit de son ânesse ;
Il lave dans le vin son vêtement
Et dans le sang du raisin son manteau.
Il a les yeux rouges de vin
Et les dents blanches de lait.

Le vin et le lait sont les deux grandes ressources du pays que nous avons parcouru durant ces trois jours.

Avant de quitter Bethléhem, nous visitons le couvent grec, remarquable par sa superbe terrasse. Celui des Arméniens possède une précieuse

relique, c'est la salle dite Bibliothèque de saint Jérôme. Elle est bâtie en pierres de bel appareil ; malheureusement un plancher la coupe en deux dans son élévation, et les six colonnes de marbre qui l'ornaient se trouvent enveloppées dans des piliers massifs. D'ici le lion du désert rugissait contre les ennemis de l'Église. Ces murs l'ont entendu. Ils pourraient nous dire comment, après ses terribles éclats, cette nature rude et violente aimait à parler aux âmes simples le langage le plus suave, le plus tendre et le plus consolant. J'aurais voulu trouver ici un sanctuaire vraiment digne du grand homme. Il y serait fort bien placé.

En partant, nous voyons à l'entrée de la ville trois citernes dites Puits de David. C'est là que les trois braves dont il est parlé au livre des Paralipomènes¹ vinrent, au péril de leur vie, puiser cette eau de la porte de Bethléhem que le roi avait si ardemment désirée. Mais quand ils l'apportèrent, David, au lieu de la boire, la répandit devant l'Éternel en disant : « Dieu me garde de boire le sang de ces hommes qui sont allés la prendre au péril de leurs jours. » C'est là le cri d'une grande âme et d'un bon roi. Je crois qu'un jour, mais sous une inspiration un peu différente, Alexandre en fit autant.

A sept heures nous sommes à Jérusalem.

¹ I Paralip., xi, 16.

Vendredi, 23 mars.

Je me réveille au bruit que font une douzaine de terrassiers occupés à déblayer sous nos fenêtres les ruines de la basilique de Saint-Étienne. Tous sont vigoureux. Si par malheur ils allaient se battre, ce serait grave, mais nous n'avons encore jamais vu deux hommes en venir aux mains dans ces pays, où le soleil devrait échauffer les tempéraments. Il est vrai qu'on n'y boit que de l'eau. Les disputes sont fréquentes, les injures faciles et affreuses, mais tout se borne là. Une quinzaine d'enfants, chargés de transporter dans leurs couffes la terre des déblais, se mettent bientôt de la partie. Quelle est la cause de la querelle? Je n'en sais rien. Fort heureusement le frère inspecteur arrive pour les mettre d'accord.

Je dis la messe près de la sépulture de ce pauvre P. Matthieu Lecomte, que j'ai connu en France vaillant ouvrier du Seigneur. Nous nous étions rencontrés quelquefois durant les stations quadragésimales, lui déjà mûr et moi jeune apôtre dans le même sillon. J'aimais cette âme fortement chrétienne. Jérusalem l'attira comme Bethléhem avait attiré Jérôme. Hélas! nous n'avons plus les robustes tempéraments d'autrefois. Le soleil de Palestine le dévora, comme il est en train de dévorer ses successeurs.

La crypte où il repose est ancienne. Pourquoi ne serait-ce pas celle-là même où furent vénérés jadis les restes du Premier Martyr, apôtre au cœur ardent, à l'âme grande, à la parole puissante? Je trouve providentiel que les Frères Prêcheurs aient été appelés à restaurer ici le culte du diacre auquel par tempérament et par vocation ils semblent le plus directement se rattacher comme à un ancêtre légitime.

Eudoxie avait voulu être ensevelie à côté d'Étienne. Y est-elle encore? Et Hélène d'Adiabène, cette reine charitable qui, pendant la famine, nourrit avec du blé d'Égypte le peuple de Jérusalem, n'avait-elle pas encore son tombeau tout près d'ici? Ce monument funèbre, que Pausanias compare à celui de Mausole, dans la Carie, était, d'après Josèphe, vis-à-vis (ἀντικρύ)¹ la porte communiquant avec les tours des Femmes. Or cette porte n'était autre que celle de Damas, où l'on voit encore des restes de ces constructions judaïques. Le mur d'enceinte d'Agrippa, dans sa ligne septentrionale, allait de la tour Pséphinos aux Cavernes Royales en passant devant ce tombeau², qui était à trois stades seulement de la ville³. Il consistait en trois pyramides de marbre sous lesquelles Hélène avait fait creuser trois grottes funéraires pour elle, Izate et Monobaze, ses deux fils. Saint Jérôme dit que Paule, venant

¹ B. J., v, 2, 2.

² B. J., v, 4, 2.

³ Antiq., xx, 4, 3.

de Gabaon, entra dans Jérusalem, laissant le fameux mausolée à sa gauche¹.

Tout en faisant ces réflexions, je suis monté sur la terrasse du couvent, et mon œil se plaît à contempler le paysage aride et désolé qui m'entoure. Dans sa tristesse il me charme. La lumière en Orient produit sur moi un singulier effet. Il me semble qu'elle est un souffle brillant qui enveloppe les objets et les dessine avec un relief étrange. Si, sous le rayonnement du soleil, je ferme un instant les yeux, il me paraît, quand je les ouvre tout à coup, que les pierres sont couvertes d'une neige éclatante. Les premières fois que j'ai constaté ce phénomène, j'en cherchais la cause en moi-même, alors qu'elle est toute dans la lumière exceptionnelle de ces pays. Le matin et le soir, les tons sont plus calmes, mais il reste toujours dans cette atmosphère incomparable de pureté quelque chose qui présente la nature sous un aspect inusité pour nous, une sorte de gloire faisant auréole autour des grands arbres et des petites fleurs, au sommet des montagnes, des coupoles, des minarets, au fond du vallon, au flanc des roches abruptes, sur la tête des brebis qui paissent et du pâtre qui les conduit. J'éprouve un charme indéfinissable à laisser flotter mon âme à travers ces clartés magiques qui semblent moins de la terre que du ciel. Le silence et l'isolement ont alors une douceur extrême.

¹ Epist., LXXXVI, ad Eustoch.

On m'appelle. C'est notre drogman qui arrive pour nous faire expérimenter le palanquin, nouveau système de locomotion que nous voudrions employer pour mieux jouir de notre grand voyage d'ici à Damas. Je m'installe dans cette chaise, portée par deux vigoureux mulets. Les anciens connaissaient ce système, qu'ils appelaient *basterna*. C'est même un peu en leur honneur que je veux le réhabiliter ici. Il y est tombé en désuétude parce qu'il est coûteux, mais il me semble fort commode.

Je demande à mes gens de se diriger vers le nord, jusqu'aux lieux où fut la grande nécropole de Jérusalem. Les rochers y sont étrangement creusés. En suivant le chemin de Nébi-Samuïl, après avoir passé la colline des Cendres, qui n'évoque aucun souvenir, nous arrivons au tombeau vulgairement dit des Juges, mais dont la destination reste encore inconnue. Le vestibule mesure trois pas de profondeur sur cinq de longueur. Il est couronné d'un magnifique fronton triangulaire avec moulures et sculptures diverses représentant des feuilles, des têtes de pavots et des torches funèbres. Une porte au milieu donne accès sur une vaste chambre qui a de nombreuses niches funéraires, et s'ouvre elle-même au levant et au midi sur deux autres moins considérables. Un escalier au nord-est conduit à d'autres sépultures inférieures. En tout, on y compte soixante-dix loges funèbres. Y a-t-il une coïncidence voulue entre ce nombre et celui des membres du Sanhédrin?

De là revenant sur nos pas et vers l'orient, nous allons, en dehors de tout chemin, au tombeau des Rois. Un gardien m'ouvre la porte extérieure, et je descends par un superbe escalier de trente-six marches, mesurant toute la largeur de la première cour. Cet escalier aboutit à une vaste citerne voûtée et creusée dans le roc à une profondeur de sept mètres. Avant d'arriver à cette citerne on en rencontre une autre peu importante, mais vis-à-vis de laquelle est la porte cintrée qui mène à la véritable cour du monument funèbre. Cette cour, taillée dans le roc, est à huit mètres au-dessous du chemin. Dans la paroi qui se trouve à gauche, en entrant, s'ouvre un large vestibule où j'admire des restes de sculptures très finement traitées. Par une petite porte on pénètre dans une antichambre. Cette pièce principale n'a pas de fours, mais trois ouvertures y donnent accès à trois larges caveaux où l'on compte trente et une sépultures.

Il ne m'appartient en aucun façon de prendre parti dans les débats qui se sont élevés sur la destination réelle de ce remarquable hypogée. Toutefois le cercueil de la reine Zoran ou Sarah, trouvé dans l'une des chambres qui le constituent, indique, à n'en pas douter, qu'il y eut ici une sépulture royale. Des débris de corniches à oves, de fûts de colonnes, de frise habilement sculptée avec raisins, palmes, fruits et triglyphes, font de ce monument une des plus remarquables antiquités de Jérusalem. Un disque énorme glissait dans une rainure et fermait l'entrée. Je constate

qu'il y a entre cette sépulture et celles que nous avons vues en Égypte des rapports frappants. Des urnes cinéraires, des fioles lacrymatoires, des monnaies à l'empreinte de Titus, trouvées dans le vestibule intérieur, ont fait croire que ces excavations avaient servi d'asile aux assiégeants ou aux transfuges durant la lutte suprême de Jérusalem contre les Romains. La petite fille du gardien m'attend à la porte avec un bouquet. C'est un baghchich personnel qu'elle réclame. Elle a des appétits précoces.

Décidément le palanquin va faire notre bonheur. On y est à merveille et sans danger. Chaque mulet est conduit par un moukre; inutile de s'en préoccuper. D'ailleurs, si l'un des deux tombe, l'autre est assez fort pour maintenir la chaise à porteur, qui elle-même, ouverte sur le devant, vous permet de vous dégager quand le danger s'accroît. J'ai demandé à passer par les chemins les plus difficiles, et tout a été fort bien, pour moi du moins. Pour le mulet de l'arrière, c'est autre chose. Le pauvre animal doit avoir de singulières émotions! Avec sa tête, il touche à peu près au palanquin, et tandis que son honorable collègue choisit déjà très difficilement ses pas à travers des rochers détestables, lui doit le suivre, improvisant à tout instant et *subito* le mouvement droit ou tournant, en un mot, le stratagème qui le tirera des impasses où le mène son capricieux compagnon. Il me rappelle ces rimeurs étranges à qui l'on jette, au cours de leur improvisation échevelée, les mots les plus dispa-

rates, mais de consonances analogues, avec l'ordre d'en faire des vers raisonnables ou même spirituels. J'appelle désormais ce pauvre animal l'improvisateur. Il en a toutes les douleurs et toutes les gloires.

En rentrant, je traite avec Joseph Bédâoui pour notre voyage jusqu'à Damas. Nous partirons mardi matin.

Vendredi soir, 23 mars.

Aujourd'hui les Juifs vont pleurer sur les ruines du temple, et nous tenons à nous mêler à cette scène émouvante. Comme elle se passe vers les quatre heures, elle suspendra agréablement les dissertations archéologiques que va susciter notre visite du mur extérieur du Haram, projetée pour ce soir. Les Anglais ont, depuis vingt-cinq ans, très patiemment exploré ce pourtour de la grande enceinte, et quiconque s'intéresse à la topographie de Jérusalem doit être au courant de leurs travaux. C'est du dehors qu'il importe d'examiner ce qui reste du temple. Les vieilles ruines qui sortent encore de terre, et surtout celles que les fouilles récentes ont révélées, gardent quelque chose d'étrangement imposant, et on se demande avec stupeur ce que furent les hommes qui édifièrent de si grandioses constructions. Le spectacle d'un glorieux passé à jamais évanoui rendra plus éloquente la douleur de ceux qui le pleurent.

Nous commençons notre excursion par l'angle nord-ouest du Haram. C'est prendre la chose de loin, et en réalité tenter l'impossible et l'inutile. Le Séraï et des maisons particulières cachent les restes de l'antique muraille. Les portes qu'on y voit sont modernes, et d'ailleurs situées sur l'emplacement non pas du temple, mais de la tour Antonia. Josèphe précise que, vers l'occident, le mur du temple en avait quatre¹, l'une conduisant au palais du roi et par conséquent au mont Sion, deux donnant sur le faubourg qui était sans doute le Tyropéon, et la quatrième descendant par une série considérable de degrés dans la vallée, pour remonter de là vers l'autre ville. Trois d'entre elles paraissent sûrement fixées, l'une à l'arche de Robinson, l'autre à l'énorme linteau découvert par Barclay à la porte dite du Prophète, et la troisième aux fouilles de Wilson. Si la quatrième, comme on le prétend, se trouve encore plus haut, il est évident que les extravagantes théories de Fergusson reçoivent ici leur suprême démenti. Or le parallélisme des autres portes engage à placer la quatrième du côté du bazar des Marchands de Coton, *Souk-el-Qattanim*. Ce serait la porte des Bains.

C'est là qu'il nous faut aller directement. La rue qui s'ouvre à notre gauche sur le petit square de la porte de Damas nous y conduit. Avant d'atteindre ce point de l'enceinte nous remarquons sur notre droite un puits dont la bouche est à dix

¹ *Antiq.*, xv, 2, 2.

mètres au-dessus du sol et qui déverse ses eaux dans un bassin bâti sur le roc. Il porte le nom de Hammam-es-Chifa ou les *Bains qui guérissent*. Plusieurs ont voulu y voir la piscine de Béthesda, où le paralytique de trente-huit ans trouva sa guérison. C'est peu probable, mais si la porte sarrazine que nous trouvons au bout du bazar est réellement à la place de la quatrième entrée occidentale du temple, nous pourrions y retrouver la porte Admirable, *porta Speciosa*, mentionnée au livre des Actes¹, et y vénérer le grand souvenir qui s'y rattache. A cette porte, et à peu près à cette même heure (trois heures du soir), Pierre et Jean montant au temple dirent à l'homme perclus qui leur demandait l'aumône : « Regarde-nous ! » Et il les regarda, s'attendant à recevoir quelque chose ; et Pierre ajouta : « Je n'ai ni argent ni or ; mais ce que j'ai, je te le donne : au nom de Jésus-Christ de Nazareth, lève-toi et marche. » Et, le prenant par la main, il le fit lever, et avec eux le mendiant entra au temple, marchant, sautant et louant Dieu.

La porte des Bains est à peu près à la hauteur du sommet septentrional de l'Es-Sakrah. Le mur d'enceinte nous est toujours caché par des maisons particulières où il est défendu de pénétrer. Nous les contournons pour arriver à la porte de la Chaîne, que nous connaissons déjà. Ici commencent les découvertes intéressantes et désespérantes qui nous montrent la vieille Jérusalem à plus de cin-

¹ Actes, III, 2.

quante pieds sous terre. Le major Wilson et le capitaine Warren ont conduit leurs fouilles jusqu'à cette profondeur. Ils sont descendus de voûte en voûte, ou d'arche en arche, jusqu'à vingt-cinq mètres pour arriver dans le Tyropéon au pavé qui fut contemporain des rois de Juda. Ils ont trouvé des citernes, des viaducs avec magasins dans l'embrasure des arches, une chambre de sept mètres sur neuf avec une colonne supportant au centre deux voûtes en ogive. Des pilastres avec chapiteaux sculptés en ornent les angles. C'est là assurément une des œuvres les plus anciennes de l'art juif. Un souterrain qu'il est impossible d'explorer semble répondre au passage secret qui unissait le temple à la citadelle. Plus tard Hérode en fit un pareil pour aller de la tour Antonia au temple. Le Mekkemeh ou tribunal de la cité, qui est à notre droite quand nous regardons la porte de la Chaîne, est bâti sur des voûtes souterraines contiguës à ce passage. On n'y pénètre plus aujourd'hui. Un cadî a trouvé à propos de faire murer l'ouverture pratiquée par M. Warren. Toute cette partie de la ville, si on pouvait la fouiller librement, réserverait à la science archéologique les plus grandes surprises. En attendant il est permis de présumer que l'arche de Wilson faisait partie d'un pont reliant le temple avec le Xystus, comme le pont indiqué plus bas par Robinson le reliait avec le mont Sion.

Le mur salomonien a été retrouvé ici dans ses plus belles proportions : vingt et une assises, à partir des fondations, ont des blocs variant de un